

Colloque international Paysage & modernité(s)

10, 11, 12 mars 2005
en Sorbonne

organisé par l'équipe Recherches sur la poésie contemporaine
UMR 7171 Écritures de la modernité, Paris III / CNRS
Responsables : Aline Bergé, Michel Collot
Comité scientifique : Augustin Berque, Michel Baridon,
Françoise Chenet, Alain Corbin, Philippe Nys

INTERVENTIONS PAYSAGÈRES ET MANIÈRES DE PEINDRE

par Jean-Pierre Brazs

(extraits)

À l'analyse des réalisations récentes dans le domaine du "land art" ou de "l'art dans (ou avec) la nature", le distinguo entre "art du paysage" et "art dans le paysage" est de moins en moins valide. Les réalisations artistiques et paysagères s'hybrident l'une l'autre. Artistes et paysagistes s'empruntent manières de penser et de faire. Du côté des artistes, l'inventaire des intervenants dans le paysage permettrait une classification par origine, soit qu'ils proviennent, par une pratique passée, de la peinture, de la sculpture, de la photographie, ou même de la chorégraphie, soit qu'ils puissent être rattachés à l'une ou l'autre de ces catégories par leur comportement par rapport à l'espace et aux matériaux. À moins que ces catégories soient invalidées par les fusions-élargissements-recompositions propres au domaine de l'art contemporain et que l'heure ne soit pas à la création de nouveaux cloisonnements dans le champ déjà complexe des "arts plastiques". Me situant dans la catégorie des artistes "venant de la peinture" je m'interroge sur cette proximité, ou cet éloignement, de la peinture et du paysage. Que se passe-t-il dans ce déplacement du "peint" vers le "parcours", de la "représentation de" à l'"intervention dans", de la matière picturale aux matériaux naturels, des artifices de la perspective aux astuces jardinières ? Quels liens sont à l'œuvre entre "interventions paysagères" et "manières de peindre".

(...)

Mes interventions dans le paysage sont issues d'une expérience physique et visuelle avec un lieu "déjà là" composé, outre du substrat géomorphologique, des présences et des rythmes végétaux et animaux et du "fabriqué avant" par les hommes. Mon premier travail consiste à rechercher les points de vue à partir desquels je vais construire mon intervention, puis d'identifier les matériaux prélevés sur place que je vais utiliser. Je rejoins le peintre, qui à une certaine époque manipulait la lumière réfléchie et la perspective et aussi d'autres intervenants dans le paysage en puisant parfois dans des vocabulaires de gestes et de techniques jardinières ou horticoles. Mes interventions peuvent se décrire comme une manipulation de matières extraites, déplacées, transformées et replacées dans un ordre différent. Elles ne proposent pas seulement au visiteur une expérience du regard, mais manipulent aussi des significations. Me préoccupant aussi d'un "au-delà" du lieu, je cherche à l'interroger et en quelque sorte à l'élargir, dans le sens où je souhaite tisser des liens avec des références extérieures au lieu lui-même dans l'espace et le temps. Plutôt que d'explicitier un lieu, il s'agit de le perturber pour y installer une dimension inattendue, mais qui semble pourtant lui convenir. L'œuvre se veut adnée au lieu.

Intervenir dans le paysage, c'est relier, donner au fouillis de pierre, de terre et de végétal, la forme d'un tout mais c'est aussi convoquer le passé, l'ailleurs et l'autre, et donc négocier sa place. Par exemple, à Nouméa, au centre culturel Jean-Marie Tjibaou, la négociation a porté avec les responsables coutumiers, sur les marques de respect qu'il me fallait adopter par rapport à un lieu construit de façon symbolique en fonction de la cosmogonie kanak. Ainsi la question principale aujourd'hui n'est peut-être pas dans la relation des artistes à la nature, mais dans leur relation aux autres acteurs du paysage, lieu privilégié d'imbrication de projets individuels et collectifs. La notion de "composition" évoluerait alors aujourd'hui vers un nouveau sens : à l'échelle du "jardin planétaire", il serait préférable de parler de l'art de composer avec d'autres plutôt que de composition formelle. La patrimonialisation en cours du paysage est une réponse à cette question de l'altérité sur laquelle il y a lieu de s'interroger. Les interventions artistiques, comme d'autres types d'interventions, prendraient pour les adeptes d'une rigide conservation, le risque de détruire ou de corrompre la chose à transmettre. À moins d'avoir une vue dynamique de la pratique conservatoire, et de la considérer, (au même titre que pour un conservatoire de musique), comme une transmission de savoirs destinés à enrichir des pratiques paysagères en continu mouvement.